

Julia FERRANT

Léa



Paumée,
fauchée,
et un peu barrée.

Éditions La Gauloise

Julia FERRANT

LEA, PAUMEE, FAUCHEE ET UN PEU
BARREE

Roman

Les Editions La Gauloise

1

— Présentez-vous !

Je respirai un bon coup avant de me lancer dans mon monologue.

— Je m'appelle Léa, j'ai vingt-huit ans, et je cherche à avoir une première expérience dans le prêt-à-porter. Je pense être quelqu'un de dynamique, polyvalent et volontaire, ce qui, je pense, est un atout pour ce métier.

— Vous pensez ?

— Euh... oui.

— Vous n'êtes donc pas sûre ?

Et voilà qu'une fois de plus, j'étais décontenancée par une de ces remarques idiotes, ce qui, en passant, m'avait déjà valu un bon nombre de refus. Mais cette fois, je décidai de reprendre le dessus et de répondre à la question avec le plus d'assurance possible.

— Euh...

Niveau hardiesse, je venais de faire un carton !

— Je veux dire, euh...

Décidément, j'avais le chic pour m'enfoncer plus que nécessaire.

— Oui, j'en suis sûre, articulai-je enfin d'une toute petite voix.

— Hum, reprit mon interlocutrice, me jaugeant d'un air supérieur. Vous êtes au chômage depuis deux ans.

Ce n'était pas une question, ni même une exclamation, mais plutôt une réprobation. Comme si je l'avais voulu, tiens !

— Avez-vous une quelconque idée de ce fait ?

Mais qu'est-ce que c'était que ces questions-là ! Je mourais d'envie de me lever brusquement, de taper du poing sur la table et de lui répondre que si une des grognasses dans son genre avait bien voulu m'embaucher, je n'en serais pas là. Cette idée révolutionnaire ne dépassa pas le stade de ma pensée et je restai figée comme une idiote sur ma chaise, la bouche ouverte. Bientôt, c'est sûr, elle allait croire que j'avais un handicap moteur.

À chaque entretien d'embauche, c'était la même chanson : un gros manque de confiance en moi, plus une interlocutrice tout droit sortie de chez les nazis, et j'étais complètement déstabilisée. Même le bureau où je passais cet entretien m'angoissait. Aussi austère que la directrice de l'enseigne. Elle était vêtue d'un tailleur noir strict, de chaussures tout aussi sombres à petits talons, les cheveux soigneusement noués en chignon, des lunettes portées sur la pointe du nez. On aurait dit une directrice d'école de l'ancien temps, qui tapait sur les doigts des élèves agités avec une règle en fer. D'ailleurs, j'étais pétrifiée à l'idée qu'elle ouvre un tiroir et sorte l'instrument de torture. J'avais l'impression de trembler de la tête aux pieds ; était-ce d'ailleurs bien juste une impression ? Cependant, mon chômage se terminant dans deux mois, je me devais donc de répondre à la question inutile de la vipère.

— Eh bien, je pense tout simplement que si personne ne veut me donner ma chance, je ne peux pas avoir d'emploi, répondis-je avec le maximum de conviction qu'il me restait.

— Vous avez bien eu quelques entretiens durant ces deux années sabbatiques ?

Je restai coite dans mon siège, incapable d'émettre le moindre son. J'étais abasourdie par ce que je jugeais être une attaque personnelle. C'était quoi, au juste ? Un interrogatoire de police, une inquisition ?

— Vous n'avez pas de réponse à fournir, mademoiselle ?

Je fulminais. J'avais juste envie de quitter cette pièce sur-le-champ et de coller une grande claque dans la figure de cette conne totalement dépourvue d'humanité. Jamais je ne travaillerai pour ce genre d'individu, hautain et antipathique. Et tant pis pour le chômage ! Bien entendu, une fois de plus, mes pensées restèrent bien au chaud dans ma tête et je ne bougeai pas de ma chaise. Je répondis à l'affront qui m'avait été fait du mieux que je le pus :

— Euh... oui.

Je ne pouvais visiblement pas faire mieux, j'étais tétanisée et les mots restaient au fond de ma gorge. L'oxygène commençait à me manquer. Est-ce que j'allais faire un malaise ? Si c'était le cas, pourvu qu'un beau pompier me réanime. Mais avec ma chance légendaire, je risquais encore de me faire réanimer par la mégère en face de moi. Cette idée me dégoûta. J'essayai de me concentrer de nouveau sur cet échange qui virait au cauchemar.

— Et pourquoi pensez-vous avoir échoué à vos précédents entretiens ?

— Euh... parce qu'on ne me jugeait pas apte pour le poste, hasardai-je.

Parce que les patrons sont des cons qui pètent plus haut que leur cul, pensai-je. Ah ça, pour méditer j'étais forte !

— Mademoiselle, vous manquez cruellement de conviction et vous êtes incapable de répondre correctement aux questions que je vous pose. Je trouve également inadmissible qu'une personne puisse rester au chômage pendant deux années consécutives sans réussir à décrocher le moindre emploi. Aussi, vous comprendrez mon choix de ne pas vous engager. Décidément, c'était ma journée ! Il était pourtant bien spécifié dans mon CV qu'il y avait une longue période creuse parce que, justement, je cherchais un boulot désespérément et que personne – je dis bien *personne* – n'avait bien voulu me prendre à l'essai pour voir ce que je valais. Mais je n'eus pas davantage le temps de réfléchir aux propos de la méchante sorcière, car celle-ci se leva, ne prit pas la peine de me serrer la main ni même de me souhaiter bonne chance dans mes recherches. Je fus littéralement mise dehors. La courtoisie incarnée !

La fraîcheur automnale m'aida à rassembler mes esprits. Pour la énième fois, je ratais un entretien d'embauche à cause de ma timidité et de mon manque évident de répartie. Et, peut-être aussi, à cause d'un manque de chance, car cela commençait à faire un peu beaucoup. Je songeai à laisser un post sur *ViedeMerde.com*, à me pendre, à faire la manche à la sortie d'un supermarché, à me prostituer ou non, plutôt *escort girl*, le nom faisait plus classe et on n'était pas obligé de coucher avec le client – enfin, c'est ce qu'il se dit –, quand une idée un peu plus gaie jaillit de mon esprit. Je sortis mon iPhone de mon sac à main et composai le numéro de Valérie, ma meilleure amie. Oui, j'étais au chômage et j'avais le dernier modèle de smartphone. Merci,

papa, merci, maman, pour ce super cadeau d'anniversaire. J'entends encore ma mère me dire :

— Ma chérie, maintenant tu pourras chercher du travail, peu importe l'endroit où tu te trouves.

Mon père avait approuvé d'un hochement de tête. En trente-cinq ans de vie commune, il avait appris qu'il ne fallait jamais la contrarier.

Valérie décrocha à la troisième sonnerie. Je n'eus pas le temps d'en placer une qu'elle me harcelait déjà.

— Alors, cet entretien ? Comment ça s'est passé ? Tu as fait bonne impression ? Tu penses être prise ? Alors, alors, réponds-moi ! s'impatientait-elle.

— Si tu me laissais en placer une, je pourrais peut-être te répondre.

— Désolée. Mais tu sais comment je suis.

— Oui, justement. Pour répondre à ta question, donc, la situation se résume en un mot : recalée.

— Oh ! fit Val à l'autre bout de la ligne, visiblement déçue. Ce n'est pas grave, ça sera pour la prochaine fois, se rattrapa-t-elle.

— Tu me dis ça à chaque fois !

— Je crois en toi à chaque fois !

— Mouais. Excuse-moi de ne pas être très convaincue. T'es disponible ce soir ? J'ai besoin de remonter mon moral en berne.

— Bien entendu ! Je suis toujours disponible pour éponger les peines de ma meilleure amie.

— Super. Je passe te prendre à vingt et une heures, ça te va ?

— Parfait. À ce soir, ma belle. Et ne baisse pas les bras, ajouta-t-elle. Je sais que tu vas y arriver.

— J'aimerais te croire. À ce soir, bisous.

Je raccrochai et me dirigeai vers l'endroit où j'étais garée. En chemin, je repensais à ce foutu entretien. Au moins, là, j'avais eu une réponse tout de suite. Un mal pour un bien, en quelque sorte. Pas comme ceux qui, à la fin de l'entrevue, vous disent qu'ils vous rappellent. Vous savez, par instinct, qu'ils ne le feront pas. À croire que ces gens ont peur de vous dire les choses en face. Y a-t-il quelqu'un, sur cette planète, qui a déjà été menacé de mort pour avoir refusé d'employer une personne ? Je réfléchissais tout en marchant. Comment en étais-je arrivée là ? J'avais brillamment obtenu un master en sciences de l'Homme et de la Société, et puis j'avais finalement décidé de passer un concours dans la fonction publique. Mon concours en poche, j'avais postulé dans une collectivité territoriale où j'avais été engagée comme fonctionnaire. Un job assez cool, des horaires souples, des RTT et, surtout, la sécurité de l'emploi. Je pensais que ma voie était toute tracée et je songeais à évoluer en passant les concours pour gravir les échelons. Mais, très vite, ce n'est plus dans une mairie que j'eus la sensation de travailler, mais dans une maison close ! Tout le monde couchait avec tout le monde, et monsieur le maire en première ligne ! Un vrai tireur d'élite ! Pour avoir une promotion, le seul moyen était de passer par la promotion canapé. Et je ne vous parle pas du chantage, des magouilles en tout genre, du harcèlement moral et sexuel. Ils avaient bien essayé de me placer au cabinet du maire en vantant mes compétences. Sauf que quand le mot « compétences » signifie pour vous et moi « aptitudes professionnelles », pour eux il correspond plutôt à « experte en taillage de crayon », si vous voyez ce que je veux dire. J'ai lutté pendant des mois entiers, à refuser cette « promotion ». Comme ils n'ont pas réussi à avoir gain de cause, ils ont tenté de me virer, mais légalement, c'était

impossible. Et j'ai été mise au placard. Au début, j'ai relativisé. Mais plus le temps passait, et plus cela devenait compliqué. Alors, du jour au lendemain, j'ai démissionné. C'était il y a deux ans et voici où j'en étais aujourd'hui : au bord du gouffre.

C'est plongée dans mes réflexions que j'arrivai à la hauteur de ma voiture... qui aurait dû être là... qui n'y était plus. Merde ! J'étais pourtant certaine de m'être garée ici. J'allai prestement me renseigner auprès d'un commerçant.

— Ah, une voiture rouge ? Oui, la fourrière l'a enlevée, il y a dix minutes à peine.

Mais pourquoi avais-je décidé de provoquer l'univers en me garant sur un passage piéton ! J'étais en retard pour mon rendez-vous, pas une place de libre et aucune envie de payer un parking qui coûte la peau des fesses. Au lieu de ça, j'allais devoir payer la fourrière ! Si j'avais su que ce choix allait finalement vider mon compte en banque...

C'était bien ma veine ! Je pestai à haute voix, ce qui attira le regard des passants sur moi. Je n'avais d'autre choix que d'aller récupérer ma voiture à la fourrière, tout en continuant au passage d'exprimer mon mécontentement par quelques vulgarités spécialement choisies pour l'occasion. Bien entendu, histoire de me pourrir un peu plus la journée, la fourrière se trouvait à l'autre bout de la ville, soit à l'opposé de l'endroit où je me trouvais actuellement. Je fus donc contrainte d'emprunter un bus bondé pour cause de sortie de bureau, et nauséabond, en prime. Je vous laisse imaginer l'odeur en plein été. Je réussis tant bien que mal à me faufiler à l'arrière du bus en jouant un peu du coude au passage pour me frayer un chemin au milieu de cette foule où absolument tout le monde tirait une tronche d'enterrement. Sûre et certaine qu'ils avaient tous le boulot de leurs rêves ! Après

m'être fait bousculer et écraser les pieds trois fois, je réussis à avoir une place, debout, certes, mais où je pouvais me tenir tant bien que mal à une barre, ce qui était absolument nécessaire étant donné la conduite brutale du chauffeur qui freinait à tout va. Où avait-il eu son permis, celui-là ? Il n'avait même pas l'air d'avoir la majorité. Pendant que je détaillais l'homme qui tenait le volant et me demandais s'il était bien apte à conduire un tel engin, je sentis un souffle chaud et désagréable dans ma nuque. L'odeur était, sans si méprendre, celle de l'alcool. J'ignorai la chose, tout en essayant de retenir ma respiration par intermittence. Mais, même comme ça, cela devenait insupportable. Je me retournai donc vivement vers celui que je suspectais et lui jetai un regard noir, un regard de tueuse. Ce qui n'eut aucun effet ! Enfin si, le coupable au visage rubicond et aux cheveux gras me lança un « salut poupée » d'une voix rauque. Note personnelle : ne jamais se retourner sur un clochard alcoolique dans un bus. Je pris peur et puis, sérieusement, qui, de nos jours, appelle une femme « poupée », à part un ringard doublé d'un loser. Je regardai autour de moi, cherchant le soutien de quelqu'un, un signe, quelque chose, n'importe quoi. Rien ! Pas une seule personne compatissante ! Visiblement, je pouvais me faire violer et égorger à la vue de tous, sans que cela n'inquiète personne. Eh oui, tant que ce n'était pas sa petite personne qui était touchée, pourquoi prendre la peine d'aider quelqu'un d'autre ! Un pour tous et chacun pour soi, c'est bien connu ! Je repris ma position initiale et allai me réfugier aussi loin que possible de l'ivrogne en n'oubliant pas de jouer de nouveau des coudes, ce qui s'avéra plus difficile, le bus se remplissant de plus en plus. Une vraie boîte à sardines ! Une fois en sécurité, du moins c'est ce que je croyais, je me retournai pour évaluer la situation. L'alcoolique

notoire m'avait suivie, profitant de ma petite bousculade pour se rapprocher dangereusement. Je me retrouvais complètement coincée. Il faut dire que, dans un bus, l'espace est assez réduit, surtout à une heure d'affluence. Je songeai sérieusement à me cacher derrière quelqu'un, mais, comme je le disais, l'espace d'un bus ne permet pas de jouer à cache-cache bien longtemps. Combien de temps me restait-il avant d'atteindre mon point de chute ? Cinq minutes au moins. Cinq minutes de trop ! Et avec la circulation, ça risquait fort de s'accroître. L'ivrogne de service était maintenant à ma hauteur.

— Pourquoi tu fuis comme ça, poupée ? Je te fais peur ?

Non, pas du tout, j'adore les hommes au visage rouge violacé qui sentent bon la vodka. Et alors, le cheveu gras, c'est la cerise sur le gâteau ! Quelle chanceuse je suis de tomber sur un prince comme vous ! Je découvris avec effroi qu'il lui manquait des dents. Quelle horreur ! J'étais paralysée. À côté de ça, mon entretien de tout à l'heure me semblait être une bonne partie de rigolade. Il fallait que je me sorte de ce guêpier, et vite ! Il reprit :

— Ça te dit de boire un verre ?

Un verre ? La vraie question était de savoir combien il en avait déjà bu auparavant. Vu son état, la réponse était beaucoup trop. Soudain, une lueur d'espoir apparut avec un arrêt de bus. Sans doute le seul instant de chance dans toute cette maudite journée. Sans réfléchir, je profitai d'être placée près des portes pour sauter du véhicule dès leur ouverture et manquai de peu de m'étaler par terre de tout mon long.

Le poivrot, trop ivre pour réaliser ce qui se passait, n'eut pas le temps de sortir avant la fermeture des portes. Ouf ! J'étais sauvée ! Sauf que, désormais, j'étais à pied et qu'il allait me falloir quinze bonnes minutes pour arriver à la fourrière. Au

moins, j'étais débarrassée du soiffard ! Je marchais d'un air presque serein, vérifiant quand même toutes les trente secondes que je n'étais pas suivie. Je pense que les gens croisés sur le trajet se sont tous demandés si je n'étais pas paranoïaque parce qu'ils se sont tous écartés à au moins deux mètres de distance.

Le ciel devenant menaçant, j'accélérai le pas. Finalement, je ne mis que dix minutes pour y arriver. Pour une fois, ma bonne étoile brilla : il se mit à pleuvoir, à peine la porte de l'établissement franchie. Les dieux seraient-ils enfin de mon côté ? Je laissai échapper un sourire avant de croiser le regard de la secrétaire. Sur ses yeux, on pouvait quasiment lire le sigle euro. Mon sourire s'effaça aussi rapidement qu'il était apparu tandis que je me dirigeais vers Cerbère, mon chéquier à la main. Visiblement, l'univers me maudissait toujours autant.

A suivre...